



Commentaires

Philippe Caubère, Arlequin poli par le rêve

par Armelle Héliot

Unique dans le paysage théâtral français, auteur-comédien exceptionnel dont la vie et l'œuvre se confondent, il revient en scène avec la même fougue qu'à ses débuts.

C'EST UN HOMME, minuscule, une frêle silhouette, vive et dansante, au centre d'une marée de tapis posés à même le sol de la Carrière de Boulbon. Le soleil qui décline dore les hautes parois qui montent, verticales, vers le ciel. Dans cet espace minéral monumental, Philippe Caubère donne bien l'image de la fragilité de l'être humain. Il pourrait nous raconter les commencements du monde. Mais c'est sa propre naissance qu'il joue, rejoue pour les spectateurs serrés sur les gradins métallique et qui sont suspendus à ses gestes, ses paroles. Hallucinante image d'un bébé dont la tête surgit, ruisselante de candeur étonnée des tréfonds de la chaleur maternelle. Comment fait-il pour que l'on y croie, pour que l'on y soit, pour que l'on voie ! Rien, presque rien, avec rien. C'est *Claudine et le Théâtre*,

en juillet 2000, dans le cadre du Festival d'Avignon. Une parmi les innombrables épiphanies indissociables du parcours exceptionnel de Philippe Caubère.

Pour qui appartient à la même génération que lui, pour qui a grandi dans le théâtre en même temps que lui, Philippe Caubère est tout à la fois un compagnon de route et un repère hors de portée. Car s'il est proche et fraternel, il y a en lui une singulière originalité. Il échappe, s'échappe, se déplace à la vitesse de l'éclair. Il peut pourtant donner le sentiment de creuser le même sillon, toujours revenant sur ses pas, son histoire en mille et une fascinantes variations. Mais, parce qu'il est un être ancré dans son temps, parce que rien ne le laisse indifférent, ni la marche de la société ni celle de la planète, il fait figure d'ouvreur de voie. Et de voix. Car il



l'ouvre, Caubère, et ce n'est pas la moindre de ses qualités.

Il est né le 21 septembre 1950, à Marseille, à la charnière de l'été, il est solaire et de l'automne, il est mélancolique. Pas encore 18 ans en mai 1968. Il a déjà choisi le théâtre et se forme sur le tas, au Théâtre d'Essai d'Aix-en-Provence. Les premiers cours, les premiers pas, il les a si bien racontés, donnant une dimension épique à ces balbutiements, que l'on en rit encore. Dans *68 selon Ferdinand*, notamment, créé bien après *La Danse du diable*, chapitre d'une œuvre-fleuve dans laquelle il ne cesse de s'interroger sur lui-même, sur son destin, sur le sens de l'existence. À Aix-en-Provence, chez Éric Encheyne, ses copains se nomment Jean-Claude Bourbault, Maxime Lombard, Bruno Raffaelli. Et il en a fait tant de pages, tant de scènes cocasses, tant de minuscules précipités dramatiques hilarants, qu'on a l'impression de l'avoir connu dès cette époque. Illusion !

C'est au Soleil qu'on le rencontre pour la première fois, alors qu'il est embarqué dans la grande aventure d'Ariane Mnouchkine. Elle l'a repéré, ce jeune homme vif-argent, Arlequin idéal, svelte, pas très grand, d'une beauté un peu farouche avec ce visage bien architecturé, haut front, nez court, fossette au menton, tignasse brune, regard clair et profond à la fois. Un physique de jeune premier. C'est la grande époque des débuts de la Cartoucherie. Jean-Marie Serreau s'est installé là quelques mois auparavant, créant le Théâtre de la Tempête dans l'un des

bâtiments de brique de l'ancienne fabrique et espace d'exercice de tir militaire, en plein bois de Vincennes. Ariane, Jean-Claude Penchenat, Philippe Léotard, Roberto Moscoso, Françoise Tournafond, fondateurs, en 1964, du Théâtre du Soleil, forts des succès du *Songe d'une nuit d'été* et de *La Cuisine* d'Arnold Wesker au cirque Medrano, se font bâtisseurs, ouvriers et aménagent à leur tour l'un des pavillons. Tout le monde travaille de la même façon aux spectacles : collectivement. Ainsi le jeune homme participe-t-il aux légendaires premiers spectacles : création de *1793*, reprise de *1789* puis *L'Âge d'or*. Il est Abdallah, qui vire et vole... On a peu idée aujourd'hui du retentissement extraordinaire de ces trois productions... Les étudiants de Paris-VIII Vincennes, le centre expérimental universitaire qui a poussé non loin de là et ouvert en janvier 1969, connaissent le chemin à travers bois. Tout Paris, bientôt, se précipite à la Cartoucherie.

Mais c'est évidemment avec le film d'Ariane Mnouchkine *Molière*, tourné en partie sur le site de la Cartoucherie, avec ses décors à double-face, que Philippe Caubère attire les regards d'un cercle plus large encore. Le film est admirable, mais il est très mal reçu à Cannes, où il a été sélectionné. Cet épisode entré dans la légende du Soleil, nul mieux que Philippe Caubère n'a su le raconter. En couleurs vives et avec un sens aigu des situations tragiques et des scènes comiques, Philippe Caubère restitue une manière de vérité. *Philippe Caubère, cet inconnu nommé Molière*, titre

Philippe Caubère dans le film *Molière d'Ariane Mnouchkine*, 1978. © Michèle Laurent

France-Soir sous la plume de Monique Pantel en septembre 1978. Lui demande-t-elle s'il se reconnaît en lui, que l'interprète analyse le caractère très sombre et le génie de Jean-Baptiste Poquelin, glissant simplement qu'« il était très maladroit, fragile, ardent ». Et en cela, il peut se retrouver...

Il va poursuivre avec ce maître en mettant en scène et en interprétant le rôle-titre de *Don Juan* avant de quitter la grande dame du Soleil. Une rupture qu'elle mettra bien du temps à lui pardonner et il faudra des années pour qu'elle vienne voir, dans la bonne humeur, les spectacles dont elle est l'un des personnages !

Caubère ne se lance pas immédiatement dans la grande aventure de l'auto-

fiction dramatique. Il trouve une autre famille avec la troupe naissante de Louvain-la-Neuve où règne Armand Delcampe. Dans la cour d'honneur du palais des Papes, il est un *Lorenzaccio* de Musset lucide et grave, dirigé par Otomar Krejča, puis il joue dans *Les Trois Sœurs* de Tchekhov à Louvain-la-Neuve même dans une mise en scène du directeur. On est en 1979.

Il va retrouver Avignon dans un petit lieu plein de charme, la Condition des soies. C'est là que naît, en 1981, *La Danse du diable*, premier volet du *Roman d'un acteur* dont il tournera les milliers de pages quelques années plus tard, en 1993, toujours dans la cité des Papes, mais en plein air, au cloître des Carmes, devant plusieurs centaines de specta-



teurs enthousiastes. Autant l'avouer, dans la mémoire d'un spectateur assidu, les images se superposent, les titres se confondent et les théâtres aussi, parfois. Le début de la saga est bien fixé dans nos souvenirs. *Ariane ou l'Âge d'or*, *Jours de colère*, *Les Enfants du Soleil*, après, les titres reviennent en vrac. *Le Vent du gouffre*, *Le Chemin de betteraves*, plus tard, *Les Marches du palais*.

Il n'est pas devenu écrivain en un jour. Il a dit avant d'écrire. Il a proféré. Il s'est contorsionné comme s'il cherchait à expulser de son corps tout ce trop-plein de mots. Il a improvisé avant de fixer. Il a fait le pitre, il s'est laissé porter par sa mémoire et par son imagination. Des heures durant, devant ses proches, l'ami Jean-Pierre Tailhade et sa femme, Clémence Massart. Plus tard viendront, autres écoutes essentielles, Véronique Coquet et son frère, Pascal Caubère. L'artiste d'à peine 30 ans alors est traversé d'un souffle puissant et ample. L'improvisation, Arlequin la connaît. Il l'a pratiquée chez Ariane. Ferdinand Faure, son double, son semblable, son frère, est né à ce moment-là. Comme dans le conte *Les Fées*, on peut cracher des crapauds ou des perles en parlant, lorsque l'on est pris d'un enchantement chamanique.

Trente-cinq ans plus tard, l'homme s'est légèrement étoffé, la voix s'est un peu patinée, mais la souplesse du corps et l'agilité de l'intellect sont intactes. Il saute, il cabriole, il ne s'essouffle jamais. Il revient chez Jovet avec *La Danse du diable* et avec un nouvel opus, un texte ni publié ni joué, *Le Bac 68*. Il dit qu'il

s'agit d'un « ressort caché » de toute l'épopée.

Une épopée qui compte donc onze « chants » pour *Le Roman d'un acteur* (sous-titré « épopée burlesque ») et sept pour *L'Homme qui danse ou la Vraie Danse du diable – autobiographie théâtrale, comique et fantastique en sept épisodes*. À dire vrai, on ne sait plus comment compter ces épisodes qui « pèsent » trois heures chacun en moyenne et qu'il sait par cœur. À la virgule, au soupir près, Philippe Caubère se comporte avec les textes qu'il signe comme il se comportait avec ceux de Molière ou de Musset. Il connaît par cœur. Lorsqu'il donnait l'intégrale du *Roman d'un acteur* à Avignon, cela lui faisait plus de trente-cinq heures de texte. Il répétait chaque jour. Et ne cessait de se corriger s'il commettait la moindre erreur. Il en avait immédiatement conscience et reprenait la juste formulation. Si l'encre prend sa source dans les improvisations, jamais Caubère n'improvise. Il restitue l'essence des événements, l'énigme complexe ou le caractère simple de ceux qu'il fait palpiter devant nous. Il est discipliné, scrupuleux, prodigieux. Il y a donc son monde, Ferdinand, sa mère, madame Colomer, leurs grands hommes d'époque (du général de Gaulle à Gaston Defferre), leurs grandes espérances, et il y a les copains de Ferdinand, eux aussi ont de l'ambition !

Caubère ne s'est pas noyé dans ces flots de théâtre. Il est même ailleurs, souvent. Au cinéma, il a tourné avec Yves Robert pour *La Gloire de mon père* et *Le Château de ma mère* de Marcel Pagnol

Didier Pain, Julien Giamaca et Philippe Caubère dans le film *La Gloire de mon père* d'Yves Robert, 1990. © D. R.

et d'autres. En scène, il défend les poètes. Son ami, le regretté André Benedetto, l'âme du Théâtre des Carmes et son *Urgent crier*. Il célèbre régulièrement Louis Aragon et a révélé à beaucoup André Suarès. C'est un homme sans nostalgie, mais qui ne cesse d'attiser les feux de sa jeunesse. C'est un homme réfléchi, engagé. Il a du courage. Qu'il s'emporte parce que l'on parle de mettre à l'amende les clients des prostituées ou qu'il s'enflamme, le jour de son enterrement, pour Michel Galabru avec qui il a joué, dans une belle complicité filiale, une évocation de Raimu et Pagnol à travers leur correspondance, il est d'une sincérité qui ne trompe pas. Jamais de pose, mais de vraies causes. Jamais de formules toutes faites. Jamais d'engagements de circonstances.

Il est franc, direct, entier. Il y va. Il ne s'autorise que des convictions argumentées. Il a du cœur, mais il ne se laisse jamais emporter par des émotions faciles. Il est réfléchi. Il sait se rendre disponible, s'intéresse aux autres, ne cultive aucun mépris ni superbe. Il ne se protège pas. Il prend des risques mais lui ne prétend pas que le théâtre est dangereux et que l'on y risque sa vie ! Il connaît le poids des mots. Il ne fréquente que de très bons auteurs. Il a la modestie des artisans qui signent des chefs-d'œuvre. Il aime les autres. Il est grave mais ignore tout de l'esprit de sérieux. Il est prodigieux. Il est enfantin. Il sait que nous sommes embarqués. Il croit au divertissement. Il ne se livre pas. Il est un Livre.

A. H.